

Elena Ferrante

Celle qui fuit
et celle qui reste

L'amie prodigieuse III



folio

Elena Ferrante

Celle qui fuit
et celle qui reste

Époque intermédiaire

L'AMIE PRODIGIEUSE III

*Traduit de l'italien
par Elsa Damien
avec la collaboration
de Christophe Mileschi*

Gallimard

Titre original :

STORIA DI CHI FUGGE E DI CHI RESTA
(L'AMICA GENIALE. VOLUME TERZO)

© Edizioni e/o, 2013.

© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française,
et 2022, pour la présente édition.

Elena Ferrante est l'autrice de plusieurs romans, tous parus aux Éditions Gallimard, parmi lesquels *L'amour harcelant*, *Les jours de mon abandon*, *Poupée volée* et *La vie mensongère des adultes*, ainsi que les quatre volumes de la « Saga prodigieuse » : *L'amie prodigieuse*, *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste* et *L'enfant perdue*. Les deux premiers tomes ont été adaptés en série télévisée par Saverio Costanzo. Elle a également publié un récit, *Frantumaglia*, et un recueil de chroniques écrites pour le *Guardian*, *Chroniques du hasard*, illustré par Andrea Ucini. *La plage dans la nuit*, illustré par Mara Cerri, a paru aux Éditions Gallimard Jeunesse.

INDEX DES PERSONNAGES
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS
DES TOMES PRÉCÉDENTS

LA FAMILLE CERULLO

(LA FAMILLE DU CORDONNIER) :

Fernando Cerullo, cordonnier, père de Lila. Il a refusé que sa fille poursuive ses études après l'école primaire.

Nunzia Cerullo, mère de Lila. Proche de sa fille, elle n'a pas assez d'autorité pour la soutenir face à son père.

Raffaella Cerullo, dite Lina ou Lila. Elle est née en août 1944. Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace. Écolière brillante, elle écrit à dix ans un récit intitulé « La Fée bleue ». Elle abandonne l'école après son certificat d'études primaires et apprend le métier de cordonnière. Très jeune, elle épouse Stefano Carracci et gère avec succès d'abord l'épicerie du nouveau quartier, ensuite le magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri. Lors de vacances à Ischia, elle s'éprend de Nino Sarratore, pour qui elle quitte son mari. Après le naufrage de sa vie commune avec Nino et la naissance de son fils Gennaro, Lila abandonne définitivement Stefano lorsqu'elle découvre qu'Ada Cappuccio attend un enfant de lui. Elle déménage à San Giovanni a Teduccio avec Enzo Scanno et trouve un travail dans l'usine de salaisons de Bruno Soccavo.

Rino Cerullo, frère aîné de Lila, cordonnier lui aussi. Grâce à Lila et à l'argent de Stefano Carracci, il monte

la fabrique de chaussures Cerullo avec son père, Fernando. Il se marie avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci, avec qui il a un fils, Ferdinando, dit Dino. Gennaro, le premier enfant de Lila, est surnommé Rino, comme lui.

Autres enfants.

LA FAMILLE GRECO

(LA FAMILLE DU PORTIER DE MAIRIE) :

Elena Greco, dite Lenuccia ou Lenù. Née en août 1944, elle est l'auteure de la longue histoire que nous lisons. Elena commence à la rédiger lorsqu'elle apprend que son amie d'enfance, Lina Cerullo, qu'elle est seule à appeler Lila, a disparu. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant. Au lycée, elle sort indemne d'un affrontement avec le professeur de religion sur le rôle de l'Esprit saint, grâce à ses capacités et à la protection de son enseignante Mme Galiani. Sur l'invitation de Nino Sarratore, dont elle est secrètement amoureuse depuis la prime enfance, et avec l'aide précieuse de Lila, elle évoque cette controverse dans un article, qui finalement ne sera pas publié dans la revue à laquelle collabore Nino. Les brillantes études d'Elena à l'École normale supérieure de Pise sont couronnées de succès. C'est là qu'elle rencontre Pietro Airola, avec qui elle se fiance. Elle publie un roman inspiré de la vie de son quartier et de ses expériences d'adolescente à Ischia.

Peppe, Gianni et Elisa, frères et sœur cadets d'Elena.

Le père, portier à la mairie.

La mère, femme au foyer. Sa démarche claudicante obsède Elena.

LA FAMILLE CARRACCI

(LA FAMILLE DE DON ACHILLE) :

Don Achille Carracci, l'ogre des contes, s'est enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

Maria Carracci, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. Elle travaille dans l'épicerie familiale.

Stefano Carracci, fils de feu Don Achille, mari de Lila. Il gère les biens accumulés par son père et, au fil du temps, développe les activités commerciales de la famille grâce à deux épiceries très rentables et au magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri, qu'il ouvre avec les frères Solara. Insatisfait de son mariage tumultueux avec Lila, il a une liaison avec Ada Cappuccio. Lorsque celle-ci tombe enceinte et que Lila s'installe à San Giovanni a Teduccio, il se met en ménage avec Ada.

Pinuccia, fille de Don Achille. Elle travaille d'abord dans l'épicerie familiale, puis dans la boutique de chaussures. Elle épouse Rino, le frère de Lila, avec qui elle a un fils, Ferdinando, surnommé Dino.

Alfonso, fils de Don Achille. En cours, il s'assoit à côté d'Elena. C'est le fiancé de Marisa Sarratore et il devient responsable du magasin de chaussures de la Piazza dei Martiri.

LA FAMILLE PELUSO

(LA FAMILLE DU MENUISIER) :

Alfredo Peluso, menuisier. Communiste. Accusé d'avoir tué Don Achille, il a été condamné et envoyé en prison, où il meurt.

Giuseppina Peluso, femme d'Alfredo. Ouvrière à la manufacture de tabac, elle se consacre entièrement à ses enfants et à son mari détenu. À la mort de celui-ci, elle se suicide.

Pasquale Peluso, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste. Il a été le premier à prendre conscience de la beauté de Lila et à lui déclarer son amour. Il hait les Solara. Il a été le petit ami d'Ada Cappuccio.

Carmela Peluso, se fait aussi appeler *Carmen*. Sœur de

Pasquale, elle est d'abord vendeuse dans une mercerie avant d'être rapidement embauchée par Lila dans la nouvelle épicerie de Stefano. Elle a longtemps été la petite amie d'Enzo Scanno, avant que celui-ci ne la quitte, sans explication, à la fin de son service militaire. Par la suite, elle se fiance avec le pompiste du boulevard.

Autres enfants.

LA FAMILLE CAPPUCCIO

(LA FAMILLE DE LA VEUVE FOLLE) :

Melina, parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle lave les escaliers dans les immeubles du vieux quartier. Elle a été la maîtresse de Donato Sarratore, le père de Nino. Les Sarratore ont quitté le quartier précisément à cause de cette relation, et Melina a presque perdu la raison.

Le mari de Melina déchargeait des cageots au marché aux fruits et légumes et il est mort dans des circonstances obscures.

Ada Cappuccio, fille de Melina. Petite, elle aidait sa mère à nettoyer les cages d'escalier. Grâce à Lila, elle est embauchée comme vendeuse dans l'épicerie du vieux quartier. Après avoir été longtemps la petite amie de Pasquale Peluso, elle devient la maîtresse de Stefano Carracci et, lorsqu'elle tombe enceinte, va vivre avec lui. De leur relation naît une petite fille, Maria.

Antonio Cappuccio, son frère, mécanicien. Il a été le petit ami d'Elena, et a éprouvé une forte jalousie envers Nino Sarratore. La perspective de partir sous les drapeaux l'angoisse terriblement, mais lorsque Elena s'adresse aux frères Solara pour tenter de lui épargner ce départ, il se sent tellement humilié qu'il décide de mettre fin à sa relation avec elle. Il rentre prématurément du service militaire à cause d'une sévère dépression nerveuse. De retour dans le quartier, la misère le pousse à se mettre au service de Michele Solara qui, à

un moment donné, l'envoie effectuer une longue et mystérieuse mission en Allemagne.

Autres enfants.

LA FAMILLE SARRATORE

(LA FAMILLE DU CHEMINOT-POÈTE) :

Donato Sarratore, cheminot, poète et journaliste. Grand séducteur, il a été l'amant de Melina Cappuccio. Quand Elena passe des vacances à Ischia, elle est logée dans la maison où séjournent les Sarratore, mais est obligée de quitter l'île précipitamment pour échapper aux avances de Donato. Pourtant, l'été suivant, Elena s'offre à lui sur la plage, poussée par la douleur que lui cause la liaison entre Nino et Lila. Elena exorcise cette expérience dégradante en l'évoquant dans un roman, qui sera publié.

Lidia Sarratore, femme de Donato.

Nino Sarratore, aîné des cinq enfants de Donato et Lidia.

Il hait son père. C'est un excellent étudiant. Il a une longue liaison clandestine avec Lila, qui débouche sur une brève vie commune lorsqu'elle tombe enceinte.

Marisa Sarratore, sœur de Nino. C'est la fiancée d'Alfonso Carracci.

Pino, Clelia et Ciro Sarratore, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

LA FAMILLE SCANNO

(LA FAMILLE DU MARCHAND DE FRUITS ET LÉGUMES) :

Nicola Scanno, marchand de fruits et légumes.

Assunta Scanno, femme de Nicola, morte des suites d'un cancer.

Enzo Scanno, fils de Nicola et Assunta, marchand de fruits et légumes lui aussi. Depuis l'enfance, Lila éprouve de la sympathie pour lui. Longtemps fiancé avec Carmen Peluso, il la quitte pourtant, sans explication, à son retour du service militaire. Il a repris ses

études sous les drapeaux et a fini par obtenir en candidat libre un diplôme de technicien industriel. Quand Lila décide de quitter définitivement Stefano, Enzo offre de les aider, son fils Gennaro et elle, et il les emmène vivre à San Giovanni a Teduccio.

Autres enfants.

LA FAMILLE SOLARA

(LA FAMILLE DU PROPRIÉTAIRE DU BAR-PÂTISSERIE HOMONYME) :

Silvio Solara, patron du bar-pâtisserie, monarchiste et fasciste, camorriste lié aux trafics illégaux du quartier. Il a entravé la naissance de la fabrique de chaussures Cerullo.

Manuela Solara, femme de Silvio, usurière. Dans le quartier, on craint beaucoup son petit carnet rouge.

Marcello et Michele Solara, fils de Silvio et Manuela. Vantards et arrogants, ils plaisent pourtant aux filles du quartier, sauf bien sûr à Lila. Marcello tombe amoureux de Lila mais elle le repousse. Michele, un peu plus jeune que Marcello, est plus froid, intelligent et violent. C'est le fiancé de Gigliola, la fille du pâtissier, mais au fil des ans il développe une obsession malade pour Lila.

LA FAMILLE SPAGNUOLO

(LA FAMILLE DU PÂTISSIER) :

M. Spagnuolo, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

Rosa Spagnuolo, femme du pâtissier.

Gigliola Spagnuolo, fille du pâtissier, fiancée de Michele Solara.

Autres enfants.

LA FAMILLE AIROTA :

Guido Airotta, professeur de littérature grecque.

Adele Airotta, sa femme. Elle collabore avec la maison d'édition milanaise qui publie le roman d'Elena.

Mariarosa Airola, leur fille aînée, enseigne l'histoire de l'art à Milan.

Pietro Airola, étudiant à Pise avec Elena, se fiance avec elle. Il se destine à une brillante carrière universitaire.

LES ENSEIGNANTS :

M. Ferraro, instituteur et bibliothécaire. Lorsqu'elles étaient petites, il a récompensé Lila et Elena pour leur assiduité de lectrices.

Mme Oliviero, institutrice. Elle a été la première à remarquer les capacités de Lila et Elena. À dix ans, Lila a écrit un récit intitulé « La Fée bleue ». Cette histoire a beaucoup plu à Elena qui l'a donnée à lire à Mme Oliviero. Mais l'institutrice, en colère parce que les parents de Lila ont décidé de ne pas envoyer leur fille au collège, n'a jamais dit ce qu'elle pensait de ce récit. Elle a même cessé de s'occuper de Lila et s'est uniquement consacrée à la réussite d'Elena. Elle meurt d'une longue maladie, peu après la fin des études universitaires d'Elena.

M. Gerace, enseignant au collège.

Mme Galiani, enseignante au lycée. C'est une professeure très cultivée et communiste. Elle est tout de suite frappée par l'intelligence d'Elena. Elle lui prête des livres, la protège lors de sa controverse avec le professeur de religion et l'invite chez elle, à une fête organisée par ses enfants. Leur relation se refroidit lorsque Nino, entraîné par sa passion pour Lila, quitte sa fille Nadia.

AUTRES PERSONNAGES :

Gino, le fils du pharmacien. Il a été le premier petit ami d'Elena.

Nella Incardo, la cousine de Mme Oliviero. Elle habite Barano, à Ischia, et loue l'été quelques pièces de sa maison à la famille Sarratore. Elle a accueilli Elena, lui permettant de passer des vacances à la mer.

Armando, étudiant en médecine, fils de Mme Galiani.

Nadia, étudiante, fille de Mme Galiani. C'est la petite amie de Nino, jusqu'à ce qu'il lui envoie une lettre de rupture d'Ischia, lorsqu'il s'éprend de Lila.

Bruno Soccavo, ami de Nino Sarratore et fils d'un riche industriel de San Giovanni a Teduccio. Il donne du travail à Lila dans l'usine de salaisons familiale.

Franco Mari, étudiant et fiancé d'Elena pendant ses premières années à l'École normale.

ÉPOQUE INTERMÉDIAIRE

J'ai vu Lila pour la dernière fois il y a cinq ans, pendant l'hiver 2005. Nous nous promenions de bon matin le long du boulevard et, comme cela se produisait depuis des années déjà, nous n'arrivions pas à nous sentir à notre aise. J'étais seule à parler, je me souviens : elle, elle chantonait, saluait des gens qui ne répondaient même pas, les rares fois où elle m'interrompait, c'était pour lancer des exclamations, sans rapport évident avec ce que je disais. Au fil des ans, il était arrivé trop de vilaines choses, certaines horribles, et pour retrouver le chemin de la confiance, il aurait fallu que nous nous disions des pensées secrètes, mais moi, je n'avais pas la force de trouver les mots, et elle, qui avait peut-être cette force, elle n'en avait pas envie, n'en voyait pas l'utilité.

Je l'aimais en tout cas beaucoup et, lors de mes passages à Naples, j'essayais toujours de la voir – même si, je dois l'avouer, elle me faisait un peu peur. Elle avait beaucoup changé. Désormais, la

vieillesse avait pris le dessus, pour elle comme pour moi, mais alors que je me battais contre ma tendance à l'embonpoint, elle, elle n'avait, comme toujours, que la peau sur les os. Elle avait des cheveux courts qu'elle coupait elle-même, très blancs, non par choix mais par négligence. Son visage, très marqué, rappelait de plus en plus celui de son père. Elle riait nerveusement, comme dans une espèce de grincement, et parlait trop fort. Elle gesticulait en permanence, imprimant à ses gestes une détermination si féroce qu'elle avait l'air de vouloir couper en deux les immeubles, la rue, les passants, moi.

Nous nous trouvions à hauteur de l'école primaire lorsqu'un jeune homme que je ne connaissais pas nous dépassa, hors d'haleine, et lui cria qu'on avait trouvé dans un parterre de fleurs près de l'église le cadavre d'une femme. Nous accélérâmes le pas en direction du jardin public, Lila m'entraîna vers un attroupement de curieux en se frayant sans égard un chemin parmi eux. La femme gisait sur le côté, elle était incroyablement grosse, vêtue d'un imperméable vert foncé passé de mode. Lila la reconnut aussitôt, pas moi : c'était notre amie d'enfance Gigliola Spagnuolo, l'ancienne épouse de Michele Solara.

Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs dizaines d'années. Son beau visage s'était abîmé, ses chevilles étaient devenues énormes. Ses cheveux, étalés sur la terre meuble, aussi longs que dans sa jeunesse mais beaucoup moins fournis, n'étaient plus bruns comme autrefois mais rouge vif. Elle n'avait qu'un pied chaussé d'un soulier à petit talon, très usé. L'autre était enserré dans une chaussette en laine grise, trouée au gros orteil, et sa

chaussure se trouvait un mètre plus loin, comme si elle l'avait perdue en chassant d'un coup de pied une douleur ou une frayeur. J'éclatai en sanglots, Lila me regarda avec agacement.

Assises sur un banc à quelques pas de là, nous attendîmes en silence que Gigliola fût emportée. Ce qui lui était arrivé, comment elle était morte, pour lors on n'en savait rien. Nous rentrâmes chez Lila, dans le vieil appartement exigü de ses parents, où elle vivait maintenant avec son fils Rino. Nous parlâmes de notre amie, Lila m'en dit beaucoup de mal, me rappelant sa vie, ses prétentions, ses perfidies. Mais maintenant c'était moi qui n'arrivais plus à écouter, je revoyais ce visage de profil sur la terre, ces cheveux longs si rares, ces taches blanchâtres sur le crâne. Combien de personnes qui avaient été enfants en même temps que nous étaient mortes, avaient disparu de la surface de la terre, emportées par la maladie, parce que leurs nerfs n'avaient pas supporté le papier de verre des tourments, parce qu'on avait versé leur sang. Nous restâmes un moment dans la cuisine, apathiques, aucune de nous deux ne se décidant à débarrasser la table, puis nous sortîmes à nouveau.

Le soleil de cette belle journée hivernale donnait un aspect serein à toute chose. Contrairement à nous, notre vieux quartier était resté le même. Les maisons basses et grises, la cour de nos jeux, le boulevard, les bouches sombres du tunnel et la violence : tout cela résistait. En revanche, le paysage environnant avait changé. L'étendue verdâtre des étangs n'existait plus, la vieille usine de conserves s'était évanouie. À leur place se dressaient des gratte-ciel de verre étincelants, autrefois signes annonciateurs d'un futur radieux auquel personne

n'avait jamais cru. J'avais remarqué tous ces changements au fil du temps, parfois avec curiosité, le plus souvent d'un œil distrait. Petite, j'avais imaginé qu'en dehors de notre quartier Naples offrait toutes sortes de merveilles. Par exemple, des décennies auparavant, j'avais été très frappée par la lente construction, étage après étage, du gratte-ciel de la gare centrale, un squelette d'immeuble qui nous paraissait alors incroyablement élevé, juste à côté de l'audacieuse gare ferroviaire. Je ne cessais de m'étonner, chaque fois que je passais par la Piazza Garibaldi : regarde comme c'est haut, disais-je à Lila, à Carmen, à Pasquale, à Ada, à Antonio, à tous mes camarades de l'époque avec lesquels je m'aventurais jusqu'à la mer, aux frontières des quartiers riches. Ce sont sûrement des anges qui habitent là-haut, me disais-je, et ils doivent avoir une vue sur toute la ville. J'aurais tellement aimé monter là-haut, grimper jusqu'au sommet. Même s'il ne se trouvait pas dans notre quartier, c'était *notre* gratte-ciel, quelque chose que nous regardions grandir jour après jour. Mais les travaux avaient été interrompus. Quand je rentrais de Pise, le gratte-ciel de la gare, loin de symboliser le renouveau d'une communauté, ne me semblait plus qu'une preuve supplémentaire d'inefficacité.

À cette époque, je me convainquis qu'il n'y avait pas grande différence entre notre quartier et Naples : le malaise passait sans transition de l'un à l'autre. Chaque fois que je rentrais, je retrouvais une ville faite d'un feuilleté de plus en plus friable, qui ne supportait pas les changements de saison, le chaud, le froid ni, surtout, les orages. Voilà que la gare de la Piazza Garibaldi avait été inondée, voilà que la Galleria en face du Musée archéologique

s'était effondrée, voilà qu'il y avait eu un glissement de terrain, le courant électrique ne revenait plus. J'avais en mémoire des rues sombres pleines de dangers, une circulation de plus en plus désordonnée, des chaussées défoncées, de larges flaques. Les égouts trop pleins giclaient, bavaient de toute part. Des coulées de pluie, d'eaux usées, de déchets, de bactéries dévalaient des collines hérissées de constructions neuves de piètre qualité et se déversaient dans la mer, ou bien creusaient le sol vers le monde souterrain. Les gens mouraient de l'incurie, de la corruption, des abus, et pourtant, à chaque échéance électorale, soutenaient avec enthousiasme les hommes politiques qui leur rendaient la vie insupportable. Dès que je descendais du train, je me déplaçais avec précaution dans les lieux où j'avais grandi, veillant à ne parler qu'en dialecte, comme pour signaler *je suis des vôtres, ne me faites pas de mal*.

Une fois mes études universitaires achevées, et après avoir écrit d'un trait un récit qui, à ma plus grande surprise, était devenu en quelques mois un livre, j'eus l'impression que le monde d'où je venais ne faisait que se détériorer davantage. Alors qu'à Pise, à Milan, je me sentais bien, parfois même heureuse, chaque fois que je retournais dans ma ville je craignais qu'un événement imprévu ne m'empêche de la fuir, que tout ce que j'avais conquis ne me soit ôté. Je ne pourrais plus rejoindre Pietro que je devais bientôt épouser ; j'allais être exclue de l'espace immaculé de la maison d'édition ; je ne pourrais plus jouir de la finesse d'Adele, ma future belle-mère, une mère comme je n'en avais jamais eu. Déjà, par le passé, je trouvais que ma ville était pleine à craquer : une cohue

permanente de la Piazza Garibaldi à Forcella, à la Duchesca, au Lavinaio, au Rettifilo. À la fin des années soixante, j'eus l'impression que cette foule avait encore augmenté, et que l'intolérance, l'agressivité débordaient de partout, incontrôlables. Un matin, je m'étais aventurée jusqu'à la Via Mezzocannone, là où, quelques années plus tôt, j'avais travaillé comme vendeuse dans une librairie. J'y étais allée par curiosité, pour revoir l'endroit où j'avais trimé, et surtout pour jeter un œil à l'université, où je n'étais jamais entrée. Je voulais la comparer avec celle de Pise, avec l'École normale, j'espérais même y croiser les enfants de Mme Galiani, Armando et Nadia, et me vanter de ce que j'avais été capable d'accomplir. Mais la rue, les bâtiments universitaires m'avaient remplie d'angoisse, ils étaient bondés d'étudiants originaires de Naples, et de la région, et de tout le Sud, des jeunes gens bien habillés, bruyants, sûrs d'eux, et d'autres aux manières à la fois frustes et subalternes. Ils se pressaient dans les couloirs, dans les salles, devant les secrétariats où se formaient de longues files d'attente souvent belliqueuses. Trois ou quatre types s'étaient battus à quelques pas de moi, sans crier gare, comme si le simple fait de se voir avait suffi à déclencher une explosion d'insultes et de coups, une furie masculine qui hurlait son désir de sang dans un dialecte que j'avais moi-même du mal à comprendre. Je m'étais hâtée de m'éloigner, comme si quelque chose de menaçant m'avait effleurée dans un lieu que j'imaginai sûr, uniquement peuplé de pensées raisonnables.

Bref, année après année, la situation me semblait empirer. Lors de cette période pluvieuse, la ville s'était fissurée une fois de plus, un immeuble

entier s'était affaissé sur le côté, comme quelqu'un qui s'appuie sur le bras vermoulu d'un vieux fauteuil dont le bras cède. Des morts, des blessés. Et des cris, des coups, de petites bombes artisanales. On aurait dit que la ville couvait en son sein une furie qui n'arrivait pas à sortir et qui dès lors la rongait, ou qui surgissait comme une éruption de pustules superficielles, gonflées d'un venin qui visait tout le monde, enfants, adultes, vieillards, gens des autres villes, Américains de l'OTAN, touristes de toutes nationalités, Napolitains eux-mêmes. Comment résister, dans ces lieux de désordre et de danger, dans les banlieues, dans le centre, sur les collines, au pied du Vésuve ? Quelle sale impression m'avait faite San Giovanni a Teduccio, le trajet pour y arriver. Quelle sale impression m'avait faite l'usine où travaillait Lila, et Lila elle-même, Lila et son jeune enfant, Lila qui, dans un immeuble misérable, vivait avec Enzo alors qu'ils ne dormaient pas ensemble. Lila m'avait expliqué qu'Enzo voulait étudier le fonctionnement des ordinateurs et qu'elle essayait de l'aider. J'avais gardé en mémoire sa voix qui cherchait à effacer San Giovanni, les salaisons, l'odeur de l'usine, sa condition, en citant avec une fausse compétence des noms comme : Centre de cybernétique de l'université publique de Milan, Centre soviétique pour l'application de l'informatique aux sciences sociales. Elle voulait me faire croire qu'un centre de ce genre allait bientôt voir le jour à Naples aussi. Je m'étais dit : à Milan peut-être bien, en Union soviétique certainement, mais ici, non, ce sont les élucubrations de ta tête folle, dans lesquelles tu entraînes maintenant ce pauvre Enzo, qui t'est tellement dévoué. Ce qu'il fallait

faire, c'était s'en aller. Déguerpir définitivement, loin de la vie que nous avons connue depuis notre naissance. S'installer dans des territoires bien organisés où tout était vraiment possible. Et en effet, j'avais décampé. Mais seulement pour découvrir, dans les décennies suivantes, que je m'étais trompée, et qu'en réalité c'était une chaîne aux anneaux de plus en plus grands : le quartier renvoyait à la ville, la ville à l'Italie, l'Italie à l'Europe, l'Europe à toute la planète. Et aujourd'hui, c'est ainsi que je vois les choses : ce n'est pas notre quartier qui est malade, ce n'est pas Naples, c'est le globe terrestre, c'est l'Univers, ou les univers. Le seul talent consiste à cacher et à se cacher le véritable état des choses.

Cet après-midi-là, à l'hiver 2005, c'est ce dont j'entretins Lila, avec grandiloquence et comme pour faire amende honorable. Je voulais lui donner acte du fait qu'elle avait tout compris depuis sa prime enfance, sans jamais quitter Naples. Mais j'eus aussitôt honte d'entendre dans mes paroles le pessimisme grincheux de quelqu'un qui vieillit, le ton qu'elle détestait, je le savais. En effet, elle montra ses dents abîmées dans un sourire qui était plutôt une grimace nerveuse, et me lança :

« Tu joues les je-sais-tout, tu étales ta science ? Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? Tu as l'intention d'écrire sur nous ? D'écrire sur moi ?

— Non.

— Dis la vérité.

— Ce serait trop compliqué.

— Tu y as pensé, pourtant, et tu y penses encore.

— Un peu, oui.

— Faut que tu me laisses tranquille, Lenù, faut

tous nous laisser tranquilles. On doit disparaître, on ne mérite rien, ni Gigliola ni moi, personne.

— Ce n'est pas vrai. »

Elle prit un air mécontent et désagréable, et se mit à me scruter de ses pupilles à peine visibles, les lèvres entrouvertes.

« D'accord, dit-elle, si tu y tiens vraiment, écris donc, écris sur Gigliola, sur qui tu veux. Mais pas sur moi, tu n'as pas intérêt, promets-le-moi.

— Je n'écrirai sur personne, même pas sur toi.

— Fais gaffe, je te tiens à l'œil.

— Ah oui ?

— Je fouillerai dans ton ordinateur, je lirai tes fichiers, je les effacerai.

— Oui oui, c'est ça.

— Tu crois que je n'en suis pas capable ?

— Je sais que tu en es capable. Mais je sais me protéger. »

Elle eut ce rire mauvais que je lui connaissais depuis longtemps.

« De moi, non. »

2

Je n'ai plus jamais oublié ces trois mots, la dernière chose qu'elle m'ait dite : *de moi, non*. Voilà plusieurs semaines maintenant que j'écris avec ardeur, sans perdre de temps à me relire. Si Lila est encore vivante – je rêve en sirotant mon café, et en regardant le Pô heurter les piles du pont Principessa-Isabella –, elle ne pourra résister, elle viendra mettre son nez dans mon ordinateur, elle

lira mon texte et, en vieille lunatique qu'elle est, elle piquera une colère en constatant ma désobéissance, elle voudra mettre son grain de sel, corrigera, ajoutera, en oubliera sa fièvre de disparaître. Puis je rince ma tasse, regagne mon bureau, me remets à écrire à partir de cette froide soirée de printemps à Milan, il y a plus de quarante ans, lorsque l'homme aux lunettes épaisses parla sarcastiquement de moi et de mon livre devant tout le public réuni dans la librairie et que je lui répondis, tremblante, confuse. Jusqu'à ce que, soudain, Nino Sarratore se lève, presque méconnaissable avec sa barbe broussailleuse et très noire, pour attaquer durement celui qui m'avait attaquée. À partir de cet instant, tout mon être se mit à crier silencieusement son nom (depuis combien de temps ne l'avais-je pas vu ? quatre, cinq ans ?), et bien que glacée par la tension, je sentis mes joues s'empourprer.

Dès que Nino eut fini de parler, l'homme demanda à répondre, d'un geste contrôlé. À l'évidence, il avait mal pris l'intervention de Nino, mais j'étais trop secouée d'émotions violentes pour comprendre aussitôt pourquoi. Évidemment, j'avais remarqué que Nino avait déplacé le propos de la littérature vers la politique, et d'une manière agressive, presque irrespectueuse. Toutefois, sur le moment, je donnai peu de poids à la chose : je n'arrivais pas à me pardonner d'avoir été incapable de résister à l'assaut, de n'avoir su tenir que des propos confus devant ce public très cultivé. Et pourtant, j'étais douée. Au lycée, partant d'une condition désavantagée, j'avais réagi en m'efforçant de devenir comme Mme Galiani, je m'étais approprié ses intonations et son langage. À Pise,

ce modèle de femme ne m'avait plus suffi, j'avais dû affronter des personnes très aguerries. Franco, Pietro, les brillants étudiants et, naturellement, les prestigieux enseignants de l'École normale, tous s'exprimaient de manière complexe, écrivaient avec un art consommé, savaient forger des catégories avec une adresse et une clarté logique que Mme Galiani ne possédait pas. Mais je m'étais entraînée à devenir comme eux. Et souvent, j'y étais parvenue, j'avais eu l'impression de réussir à dominer les mots au point de balayer pour toujours les incohérences de l'existence, le jaillissement des émotions et les propos amphigouriques. Bref, je maîtrisais désormais une manière de parler et d'écrire qui, à travers un lexique minutieusement choisi, un rythme ample et réfléchi, un enchaînement serré des arguments et une pureté formelle sans faille, visait à anéantir mon interlocuteur au point de lui ôter toute envie d'objecter. Mais ce soir-là, les choses n'avaient pas du tout tourné comme elles auraient dû. J'avais été intimidée d'abord par Adele et ses amis, que j'imaginai tous comme de fins lettrés, et ensuite par l'homme aux lunettes épaisses. J'étais redevenue la gamine volontaire issue du quartier, la fille du portier à l'accent du Sud, surprise elle-même de se retrouver là en train de jouer le rôle de la jeune romancière cultivée. Ainsi avais-je perdu confiance et m'étais-je exprimée sans conviction, de manière embrouillée. Sans parler de Nino. Son apparition m'avait ôté tous mes moyens, et la qualité même de son intervention en ma faveur m'avait confirmé que j'avais brusquement perdu mes capacités. Nous venions de milieux semblables, avions tous deux travaillé dur pour acquérir ce langage. Or,

non seulement il en avait usé avec naturel, le tournant aisément contre son interlocuteur, mais il s'était aussi permis, par moments, quand cela lui avait semblé nécessaire, de bousculer délibérément cet italien soutenu, avec un aplomb sans vergogne qui avait bientôt fait paraître désuets voire un peu ridicules les tons professoraux de l'homme aux lunettes épaisses. Par conséquent, lorsque je vis que ce dernier voulait reprendre la parole, je songeai : maintenant il est vraiment en colère, et s'il a déjà dit du mal de mon livre, là il va se déchaîner pour humilier Nino qui l'a défendu.

Mais l'homme parut pris par autre chose : il ne revint pas sur mon roman, il ne parla plus de moi. En revanche, il se concentra sur certaines formules que Nino avait utilisées de façon marginale mais qu'il avait cependant répétées plusieurs fois, telles que *arrogance des mandarins, littérature antiautoritaire*. Alors seulement, je compris que son énervement était dû à la torsion politique du propos. C'étaient ces termes-là qui lui avaient déplu, et il le souligna d'une voix de fausset sarcastique (*ainsi, aujourd'hui, la fierté de la connaissance s'appelle arrogance ? ainsi, la littérature aussi est devenue antiautoritaire ?*) qui contrastait fortement avec sa voix profonde. Puis il se mit à jouer adroitement avec le mot *autorité* : grâce à Dieu, s'exclama-t-il, c'est une digue contre les jeunes gens peu cultivés qui se prononcent à tort et à travers sur toute chose, en se référant aux âneries entendues dans quelque contre-cours de l'université publique. Et il s'exprima longuement sur ce thème, en s'adressant au public, jamais directement à Nino ni à moi. Mais pour conclure, il concentra ses feux d'abord sur le critique littéraire âgé assis à mon côté, et

ensuite droit sur Adele, qui était peut-être sa véritable cible polémique depuis le départ. Moi je n'ai rien contre les jeunes, dit-il en résumé, mais j'en veux aux adultes érudits qui, par intérêt, sont toujours prêts à s'embarquer dans la dernière idiotie à la mode. Là il se tut enfin et commença à se diriger vers la sortie à coups d'« excusez-moi, pardon, merci » chuchotés mais énergiques.

Les gens se levèrent pour le laisser passer, hostiles et toutefois déferents. À ce moment-là, je fus définitivement certaine qu'il s'agissait de quelqu'un de prestigieux, tellement prestigieux qu'Adele répondit à son geste d'adieu renfrogné par un cordial « au revoir et merci ». C'est sans doute pour cela que Nino surprit un peu tout le monde lorsque, à la fois impérieux et narquois, indiquant qu'il savait à qui il avait affaire, il l'interpella en employant son titre universitaire (*professeur, où allez-vous, ne vous saluez pas*), et, grâce à l'agilité de ses longues jambes, vint lui barrer la route, pour se planter devant lui et lui lancer, dans sa nouvelle langue, des phrases que, d'où j'étais, je n'entendis pas ou ne pus comprendre, mais qui devaient être comme des filins d'acier sous un soleil brûlant. L'homme écouta, immobile, sans marques d'impatience, puis il fit un geste de la main qui signifiait « écarte-toi » et gagna la sortie.

3

Je me levai abasourdie, j'avais du mal à réaliser que Nino était vraiment là, à Milan, dans cette petite salle. Et pourtant le voilà, il avançait déjà

vers moi en souriant, mais d'un pas contrôlé, sans précipitation. Nous nous serrâmes la main – la sienne était très chaude, la mienne glacée – en nous disant combien nous étions heureux de nous revoir après tout ce temps. Savoir que le pire moment de la soirée était enfin passé et que Nino se trouvait maintenant devant moi, bien réel, atténua ma mauvaise humeur, mais pas ma fébrilité. Je le présentai au critique qui avait généreusement fait l'éloge de mon livre, précisant que c'était un ami de Naples, que nous avions été au lycée ensemble. Ce professeur, malgré les quelques estocades que Nino lui avait portées, se montra aimable, le félicitant pour la manière dont il avait répondu à cet homme, évoquant Naples avec sympathie, et s'adressant à lui comme à un étudiant doué qu'il fallait encourager. Nino expliqua qu'il vivait à Milan depuis plusieurs années, s'intéressait à la géographie économique et appartenait, ajouta-t-il en souriant, à la catégorie la plus misérable de la pyramide universitaire, celle des assistants. Il s'exprima de façon captivante, sans ce ton un peu bougon qui était le sien quand il était plus jeune, et il me sembla qu'il portait une armure plus légère que celle qui m'avait fascinée au lycée, comme s'il s'était débarrassé de poids en excès afin de pouvoir jouter avec plus de rapidité et d'élégance. Avec soulagement, je remarquai qu'il ne portait pas d'alliance.

Entre-temps, quelques amies d'Adele s'étaient approchées pour me demander de dédicacer mon livre, ce qui m'émut beaucoup, c'était la première fois que cela m'arrivait. J'hésitai : je ne voulais pas perdre Nino de vue ne serait-ce qu'un instant, mais je désirais aussi atténuer un peu l'impression de

jeune fille gauche et mal dégrossie que j'avais dû lui donner. Je le laissai donc avec le professeur âgé – qui s'appelait M. Tarratano – et accueillis aimablement mes lectrices. Je comptais me débarrasser d'elles vite fait, mais les volumes qu'elles tenaient en main étaient tout neufs, sentaient bon l'imprimerie, bien loin des vieux ouvrages malodorants que Lila et moi empruntions à la bibliothèque de notre quartier, et je n'eus pas le cœur de les abîmer d'un coup de stylo bille. Je déployai ma plus belle écriture de l'époque de Mme Oliviero, inventai des dédicaces recherchées, provoquant quelques mouvements d'impatience chez les dames qui attendaient. Je le fis le cœur battant, en surveillant Nino du coin de l'œil. Je tremblais à l'idée qu'il s'en aille.

Il ne s'en alla pas. Maintenant, Adele s'était approchée de Tarratano et lui, et Nino s'adressait à elle à la fois avec déférence et désinvolture. Je me souvins du temps où il discutait dans les couloirs du lycée avec Mme Galiani, et j'eus tôt fait de relier, dans mon esprit, le lycéen brillant d'autrefois et le jeune homme d'aujourd'hui. En revanche, j'écartai brusquement, comme une parenthèse inutile qui avait fait souffrir tout le monde, l'étudiant d'Ischia, l'amant de mon amie mariée, le garçon égaré qui se cachait dans les toilettes du magasin de la Piazza dei Martiri, et qui était le père de Gennaro, un enfant qu'il n'avait jamais vu. Bien sûr, l'irruption de Lila dans sa vie l'avait fait déraiper mais – ce jour-là, cela me parut évident – il ne s'était agi que d'un intermède. Aussi intense qu'ait pu être cette expérience, aussi profondes les traces qu'elle lui avait laissées, elle était bel et bien terminée. Nino était redevenu lui-même, et j'en fus heureuse. Je pensai : il faut que je dise à Lila que je l'ai rencontré

et qu'il va bien. Puis je changeai d'avis : non, je ne lui dirai rien.

Quand je terminai mes dédicaces, la petite salle était vide. Adele me prit la main avec délicatesse, loua grandement la manière dont j'avais parlé de mon livre et dont j'avais répondu à l'exécrable intervention – c'est ainsi qu'elle la qualifia – de l'homme aux lunettes épaisses. Vu que je niais avoir été à la hauteur (je savais bien que j'avais raison), elle demanda à Nino et à Tarratano de donner leur avis et, naturellement, tous deux me complimentèrent à qui mieux mieux. Nino en vint à déclarer, me fixant avec sérieux : *vous n'imaginez pas comment cette jeune fille était déjà au lycée, si intelligente, si cultivée, très courageuse, très belle*. Et alors que je sentais mon visage s'empourprer, il se mit à raconter avec une délicatesse ironique mon conflit, des années auparavant, avec le professeur de religion. En l'écoutant, Adele rit à de nombreuses reprises. Dans ma famille, ajouta-t-elle, nous avons tout de suite pris la mesure des qualités d'Elena. Puis elle annonça qu'elle avait réservé une table pour dîner, dans un restaurant à quelques pas de là. Cette perspective m' alarma, je murmurai gênée que j'étais fatiguée et n'avais pas faim, laissant entendre que, n'ayant pas vu Nino depuis très longtemps, j'aurais aimé faire quelques pas avec lui avant d'aller me coucher. Je me rendais compte que c'était impoli, ce dîner était organisé en mon honneur et pour remercier Tarratano de son engagement en faveur de mon livre, mais je ne pus m'en empêcher. Adele me fixa un instant avec une expression ironique avant de répliquer qu'évidemment mon ami était invité aussi et d'ajouter d'un air mystérieux, comme pour me dédommager du

sacrifice auquel je consentais : j'ai une belle surprise pour toi en réserve. Anxieuse, je regardai Nino : allait-il accepter l'invitation ? Il dit qu'il ne voulait pas déranger, regarda sa montre, et accepta.

4

Nous quittâmes la librairie. Discrète, Adele partit devant avec Tarratano, Nino et moi les suivîmes. Mais je découvris aussitôt que je ne savais que lui dire, à chaque mot je craignais de tomber à côté. C'est lui qui se chargea d'éviter les silences. Il fit à nouveau l'éloge de mon livre, se lança dans des propos d'estime pour les Airota (il les appela « la famille la plus honorable de toutes celles qui comptent en Italie »), m'apprit qu'il connaissait Mariarosa (« elle est toujours en première ligne : il y a quinze jours, elle et moi on s'est sacrament disputés »), me félicita car Adele venait de lui apprendre que j'étais fiancée avec Pietro, dont il me révéla, à ma plus grande surprise, qu'il connaissait le livre sur les rites bachiques, mais surtout il me parla avec déférence du chef de famille, le professeur Guido Airota, « un homme véritablement exceptionnel ». Je trouvai un peu gênant qu'il fût déjà au courant de mes fiançailles et agaçant que ses louanges sur mon livre n'aient servi que de prélude aux louanges beaucoup plus appuyées sur toute la famille de Pietro, et sur le livre de ce dernier. Je finis par l'interrompre et l'invitai à me parler de lui, mais il demeura vague,

se contentant de quelques allusions à un petit volume qui allait sortir, qu'il qualifia d'ennuyeux mais d'inévitable. J'insistai et lui demandai s'il avait eu du mal à s'habituer à la vie milanaise. Il me répondit par quelques généralités sur les problèmes des gens du Sud qui arrivent dans le Nord sans un sou en poche. Puis, de but en blanc, il me demanda :

« Tu es rentrée vivre à Naples ?

— Oui, pour le moment.

— Dans notre quartier ?

— Oui.

— Moi, j'ai définitivement coupé les ponts avec mon père, et je ne vois plus personne de ma famille.

— Dommage.

— C'est mieux comme ça. Je regrette seulement de n'avoir aucune nouvelle de Lina. »

Un instant, je crus m'être trompée : Lila n'était jamais sortie de sa vie, il n'était pas venu dans cette librairie pour moi, mais uniquement pour que je lui parle d'elle. Puis je pensai : s'il avait vraiment voulu des nouvelles de Lila, il aurait trouvé, depuis tout ce temps, le moyen d'en obtenir, et je réagis brutalement, du ton tranchant de quelqu'un qui souhaite conclure rapidement une conversation :

« Elle a quitté son mari et elle vit avec un autre.

— Elle a eu un garçon ou une fille ?

— Un garçon. »

Il eut une moue de mécontentement et commenta :

« Lina est très courageuse, même trop. Mais elle ne sait pas se plier à la réalité, elle est incapable

d'accepter les autres et de s'accepter elle-même. L'aimer a été une expérience difficile.

— Dans quel sens ?

— Elle ne sait pas ce que c'est que le dévouement.

— Peut-être que tu exagères.

— Non, rien ne va chez elle : ni la tête ni rien, pas même le sexe. »

Ces derniers mots – *pas même le sexe* – me frappèrent plus que le reste. Ainsi, Nino exprimait un jugement négatif sur ses relations avec Lila ? Ainsi, il venait de me dire, me jetant dans le trouble, que ce jugement touchait aussi le domaine du sexe ? Je fixai quelques instants les silhouettes sombres d'Adele et de son ami qui marchaient devant nous. Mon trouble se transforma en anxiété, j'eus l'intuition que ce *pas même le sexe* n'était qu'un préambule, qu'il avait l'intention de devenir encore plus explicite. Des années auparavant, après son mariage, Stefano s'était confié à moi et m'avait raconté ses problèmes avec Lila, mais sans jamais faire allusion au sexe – aucun homme de notre quartier ne l'aurait fait en parlant de la femme aimée. Par exemple, il était inimaginable que Pasquale me parle de la sexualité d'Ada ou, pire encore, qu'Antonio évoque ma sexualité avec Carmen ou Gigliola. Les hommes en discutaient entre eux, et sur un mode vulgaire, à propos de filles auxquelles ils ne tenaient pas ou plus, mais entre hommes et femmes, jamais. Or, j'eus le sentiment que Nino, le nouveau Nino, considérait comme parfaitement normal d'aborder avec moi la question des rapports sexuels qu'il avait eus avec mon amie. Gênée, j'esquivai le sujet. De ça non plus, me dis-je, il ne faudra jamais que je

parle à Lila, et tout en me faisant ces réflexions, je répondis avec une feinte désinvolture : de l'eau est passée sous les ponts, ne nous laissons pas abattre, revenons plutôt à toi, sur quoi travailles-tu, quelles sont tes perspectives à l'université, où habites-tu, est-ce que tu vis seul ? Mais je dus y mettre trop de fougue, il sentit sans doute que je m'étais dérobée précipitamment. Il sourit d'un air ironique et s'apprêta à me répondre. Mais nous étions arrivés devant le restaurant, nous entrâmes.

5

Adele nous plaça : moi à côté de Nino et en face de Tarratano, elle à côté de Tarratano et en face de Nino. Tandis que nous passions commande, la conversation se déplaçait déjà vers l'homme aux lunettes épaisses, un professeur de littérature italienne – compris-je – qui collaborait assidûment au *Corriere della Sera*, un démocrate-chrétien. Cette fois, ni Adele ni son ami ne se retinrent. Sortis du contexte de la librairie et de ses rites, ils dirent de lui tout le mal possible, et félicitèrent Nino pour la manière dont il l'avait affronté et mis en déroute. Ils s'amusèrent surtout en évoquant les paroles que Nino lui avait lancées tandis qu'il quittait la salle, des propos qu'eux avaient entendus mais pas moi. Quand ils lui demandèrent de répéter précisément ses formules, Nino se déroba, prétendit ne pas se rappeler. Mais les mots finirent par resurgir, peut-être réinventés pour l'occasion, des choses du genre : *vous, pour assurer l'Autorité sous toutes ses*

formes, vous seriez prêt à suspendre la démocratie. Et à partir de là, ils ne parlèrent plus que tous les trois, avec une animation croissante, des services secrets, de la Grèce, des tortures dans les prisons grecques, du Vietnam, de l'apparition inespérée des mouvements étudiants non seulement en Italie mais aussi en Europe et dans le monde, d'un article du *Ponte* signé par le professeur Airota – auquel Nino déclara qu'il souscrivait mot pour mot – sur les conditions d'enseignement et de recherche dans les universités.

« Je dirai à ma fille que ce texte vous a plu, dit Adele, Mariarosa l'a trouvé raté.

— Mariarosa se passionne seulement pour ce que le monde ne peut pas donner.

— Très juste, c'est exactement ça. »

Moi je ne savais rien de l'article de mon futur beau-père. Cela me mit mal à l'aise, je les écoutai en silence. Les examens d'abord, mon mémoire de fin d'études ensuite, et enfin le roman et sa publication précipitée avaient absorbé presque tout mon temps. Je n'étais informée des événements du monde que de manière superficielle et n'avais pratiquement pas entendu parler d'étudiants, de manifestations, d'affrontements, de blessés, d'arrestations, de sang versé. Comme je n'étais désormais plus à l'université, tout ce que je savais de ce chambardement, c'étaient les ronchonnements de Pietro, qui se plaignait de ce qu'il appelait, je cite, le « bêtisier pisan ». Je me sentais par conséquent entourée d'un décor aux traits confus. Des traits que mes compagnons de table, en revanche, semblaient capables de déchiffrer avec une précision extrême, Nino plus encore que les autres. Assise près de lui je l'écoutais, mon

bras effleurant le sien – même à travers les étoffes, ce contact m'émouvait. Il avait gardé son penchant pour les nombres : il égrenait des chiffres sur l'effectif des étudiants inscrits à l'université – une véritable marée humaine désormais –, et sur les réelles capacités d'accueil des locaux, sur les heures que les mandarins de la fac passaient à travailler vraiment, sur la proportion de ceux qui, au lieu d'enseigner et de faire de la recherche, siégeaient au Parlement, ou dans des conseils d'administration, ou consacraient leur temps à des activités de consultant grassement rémunérées, ou à des emplois dans le privé. Adele hochait la tête, son ami aussi, et ils intervenaient parfois en nommant des personnes dont je n'avais jamais entendu parler. Je me sentis complètement mise à l'écart. La fête pour mon roman n'était plus en tête de leurs préoccupations, ma future belle-mère semblait même avoir oublié la surprise qu'elle m'avait annoncée. Je murmurai que je devais quitter la table un instant, Adele répondit par un geste distrait, Nino poursuivit son discours passionné. Tarratano dut croire que je m'ennuyais et, plein de sollicitude, me dit, comme dans un chuchotement :

« Revenez vite, je tiens beaucoup à votre opinion.

— Je n'ai pas d'opinion », répondis-je avec un demi-sourire.

Il me sourit à son tour :

« Une romancière peut toujours en inventer une.

— Peut-être ne suis-je pas une romancière.

— Bien sûr que si. »

Je partis aux toilettes. Nino avait toujours eu le don, à peine ouvrait-il la bouche, de me faire

prendre conscience de mon ignorance. Il faut que je me mette au travail, me dis-je, comment ai-je pu me laisser aller ainsi ? Bien sûr, si je veux, je suis capable de simuler grâce aux mots un peu de compétence et un peu de passion. Mais je ne peux continuer ainsi, j'ai appris trop de choses qui ne comptent pas, et très peu de ce qui compte vraiment. Après la fin de ma liaison avec Franco, j'ai perdu le peu de curiosité pour le monde qu'il m'avait transmise. Et les fiançailles avec Pietro n'ont rien arrangé, tout ce qui ne l'intéressait pas a cessé de m'intéresser également. Pietro est tellement différent de son père, de sa sœur, de sa mère. Et surtout, il est tellement différent de Nino. Si cela n'avait tenu qu'à Pietro, je n'aurais même pas écrit mon roman. Il l'a accueilli comme avec agacement, comme une infraction à l'étiquette universitaire. Ou peut-être que j'exagère, c'est entièrement ma faute. Je suis une fille limitée, je n'arrive pas à me concentrer sur plus d'une chose à la fois, et j'écarte tout le reste. Mais maintenant, je vais changer. Aussitôt après ce repas ennuyeux, j'entraînerai Nino avec moi, je l'obligerai à déambuler toute la nuit, je lui demanderai quels livres je dois lire, quels films je dois voir, quelles musiques je dois écouter. Je glisserai mon bras sous le sien, je lui dirai : j'ai froid. Intentions confuses, propositions incomplètes. Me cachant ma propre anxiété, je me dis simplement : c'est peut-être notre seule occasion, demain je partirai et je ne le reverrai plus.

Pendant ce temps, je m'observais dans le miroir avec rage. J'avais un visage fatigué, de petits boutons sur le menton et des cernes violets annonçaient mes règles. Je suis petite, moche, j'ai trop de poitrine. Je devrais avoir compris depuis

longtemps que je ne lui ai jamais plu, ce n'est pas pour rien qu'il m'a préféré Lila. Mais pour quel résultat ? *Rien ne va chez elle, pas même le sexe*, a-t-il affirmé. J'ai eu tort d'esquiver. J'aurais dû manifester de la curiosité, le laisser poursuivre. S'il en parle à nouveau, je me montrerai plus affranchie, je lui dirai : ça veut dire quoi, que rien ne va chez une fille en matière de sexe ? Je te le demande, ajouterai-je en riant, afin de me corriger moi aussi, le cas échéant. En admettant qu'on puisse se corriger, va savoir. Je me souvins avec répugnance de ce qui s'était passé avec son père sur la plage des Maronti. Je songeai à l'amour avec Franco sur le petit lit de sa chambre d'étudiant, à Pise. En ces occasions, avais-je fait quelque chose de travers qu'on avait remarqué mais qu'on m'avait tu par tact ? Et si ce soir même, disons, je couchais avec Nino, ferais-je encore quelque chose de travers, au point qu'il se dirait : ah, rien ne va chez elle, comme chez Lila, puis il en discuterait dans mon dos avec ses amies de l'université de Milan, peut-être même avec Mariarosa ?

Je me rendis compte combien ses paroles avaient été désagréables, j'aurais dû les lui reprocher. De ces rapports sexuels bancals, aurais-je dû lui lancer, de cette expérience sur laquelle tu portes aujourd'hui un jugement négatif, est né un enfant, le petit Gennaro, qui est très intelligent : tu ne devrais pas parler comme ça, la question ne peut se réduire à ce qui va et à ce qui ne va pas chez l'autre, Lila a tout gâché pour toi. Alors ma décision fut prise : dès que je me serai débarrassée d'Adele et de son ami, quand Nino me raccompagnera à l'hôtel, je reviendrai sur le sujet et lui dirai ce que j'en pense.

Je sortis des toilettes. Je regagnai la salle pour découvrir que, pendant mon absence, il y avait eu du changement. Dès que ma belle-mère m'aperçut, elle agita la main et s'exclama joyeusement, les joues rouges : ta surprise est enfin arrivée. La surprise, c'était Pietro. Il était assis à côté d'elle.

6

Mon fiancé se leva d'un bond et me prit dans ses bras. Je ne lui avais jamais rien raconté de Nino. J'avais fait allusion à Antonio, juste quelques mots, et avais évoqué succinctement ma liaison avec Franco qui du reste, à Pise, était connue de tout le milieu étudiant. En revanche, je n'avais jamais prononcé le nom de Nino. C'était une histoire qui me faisait mal, elle comptait des moments pénibles dont j'avais honte. La raconter aurait signifié avouer que, depuis toujours, j'aimais un homme comme je ne pourrais jamais l'aimer lui. Et mettre de l'ordre dans cette histoire, lui donner un sens, supposait aussi de parler de Lila, d'Ischia, voire aller jusqu'à admettre que l'épisode des relations sexuelles avec un homme mûr tel qu'il figurait dans mon livre était inspiré d'une expérience réelle aux Maronti, d'un choix de gamine désespérée qui à présent, après tout ce temps, me semblait répugnant. Bref, tout cela c'étaient mes affaires, j'avais gardé mes secrets pour moi. Si Pietro avait su, il aurait facilement compris la raison du mécontentement avec lequel je l'accueillais.

Il se rassit en bout de table, entre sa mère et

Nino. Tout en dévorant un bifteck et en buvant du vin, il me regardait, alarmé, percevant ma mauvaise humeur. Il se sentait certainement coupable d'être arrivé en retard, ratant ainsi un événement important de ma vie, car cette négligence aurait pu être interprétée comme un signe qu'il ne m'aimait pas, puisqu'il m'avait laissée entre les mains d'étrangers sans le réconfort de son affection. Il était difficile de lui dire que mon visage sombre et mon mutisme s'expliquaient *justement* par le fait qu'il ne soit pas resté absent jusqu'au bout, qu'il se soit interposé entre Nino et moi.

Du reste, celui-ci ajoutait encore à mon malheur. Il était assis à côté de moi mais ne m'adressait jamais la parole. Il avait l'air content de l'arrivée de Pietro. Il lui versait du vin, lui offrait ses cigarettes, lui en allumait une, et voilà qu'ils soufflaient tous deux la fumée entre leurs lèvres serrées, parlaient du long trajet en voiture de Pise à Milan, du plaisir de conduire. Leur différence me frappa : Nino sec et dégingandé, la voix forte et chaleureuse ; Pietro trapu, avec sa drôle de pelote de cheveux emmêlés sur son front énorme, ses grosses joues écorchées par le rasoir, son ton de voix toujours grave. Ils avaient l'air heureux de se rencontrer, chose assez inhabituelle pour Pietro, toujours sur son quant-à-soi. Nino pressait Pietro, montrait un vif intérêt pour ses travaux (*j'ai lu quelque part un article où tu opposes le lait et le miel au vin et à toute forme d'ivresse*), le poussait à en parler, et mon fiancé, qui en règle générale ne discutait jamais de ces sujets, finissait par céder, rectifiait d'un air débonnaire, s'ouvrait. Mais au moment où Pietro commençait justement à prendre confiance, Adele intervint :

« Assez de bavardages, lança-t-elle à son fils. Et la surprise pour Elena ? »

Je la regardai, déconcertée. Il y avait d'autres surprises ? Cela ne suffisait-il pas que Pietro ait conduit pendant des heures sans faire la moindre pause afin d'arriver à temps au moins pour le dîner en mon honneur ? Je fixai mon fiancé avec curiosité, il avait pris l'air bougon que je lui connaissais, celui qu'il prenait lorsque les circonstances l'obligeaient à dire du bien de lui-même en public. Il m'annonça, presque du bout des lèvres, qu'il avait obtenu un poste de professeur, un très jeune professeur titulaire d'une chaire à l'université de Florence. Comme ça, par magie, comme toujours avec lui. Il ne se vantait jamais de ses talents, je ne savais pratiquement rien de l'estime dans laquelle ses collègues tenaient ses travaux, il me taisait les épreuves très dures auxquelles il se soumettait. Et maintenant, voilà qu'il annonçait cette nouvelle avec désinvolture, comme si sa mère l'y obligeait, comme si cela ne signifiait pas grand-chose pour lui. Or, cela signifiait au contraire un prestige considérable, qui plus est pour quelqu'un d'aussi jeune, cela signifiait la sécurité financière, cela signifiait quitter Pise, se soustraire à un climat politique et culturel qui depuis des mois, je ne sais pourquoi, l'exaspérait. Cela signifiait surtout qu'à l'automne, ou au plus tard au début de l'année suivante, nous allions nous marier, et que je quitterais Naples. Personne ne fit allusion à cette dernière conséquence, en revanche tout le monde nous félicita, Pietro et moi. Y compris Nino, qui aussitôt après regarda sa montre, lâcha quelques propos aigrelets sur les carrières universitaires, s'exclama qu'il était désolé mais devait y aller.

Tout le monde se leva. Je ne savais que faire, je cherchai en vain son regard, une grande douleur envahit ma poitrine. Fin de la soirée, occasion perdue, désirs avortés. Une fois dans la rue, j'espérai qu'il me donnerait un numéro de téléphone, une adresse. Il se contenta de me serrer la main en me souhaitant tout le bonheur possible. À partir de là, j'eus l'impression que chacun de ses mouvements visait à me couper de lui. En guise d'au revoir, je lui fis un petit sourire tout en agitant une main en l'air comme si je tenais un stylo. C'était une supplication qui voulait dire : tu sais où j'habite, écris-moi, je t'en prie. Mais il m'avait déjà tourné le dos.

7

Je remerciai Adele et son ami de toute la peine qu'ils s'étaient donnée pour moi et pour mon livre. Tous deux se lancèrent dans un long et sincère panégyrique de Nino, m'en parlant comme si c'était aussi grâce à moi qu'il était si sympathique et intelligent. Pietro ne dit rien, il eut juste un geste un peu nerveux quand sa mère lui recommanda de ne pas rentrer trop tard, tous deux logeant chez Mariarosa. Je lançai aussitôt : tu n'as pas besoin de me raccompagner, rentre avec ta mère. Il ne vint à l'idée de personne que je parlais sérieusement, que j'étais malheureuse et préférais rester seule.

Sur le chemin, je fus insupportable. Je m'écriai que Florence ne me plaisait pas, ce qui n'était pas vrai. Je m'écriai que je ne voulais plus écrire, que

je voulais enseigner, ce qui n'était pas vrai. Je m'écriai que j'étais fatiguée, que je tombais de sommeil, ce qui n'était pas vrai. Et cela ne s'arrêta pas là. Lorsque, sans préambule, Pietro m'annonça qu'il voulait rencontrer mes parents, je lui criai : tu es fou, laisse ma famille tranquille, tu n'es pas fait pour eux et ils ne sont pas faits pour toi. Sur ce il me demanda, effrayé :

« Tu ne veux plus m'épouser ? »

Je fus sur le point de répondre : *c'est ça, je ne veux plus*, mais me retins à temps, je savais bien que ce n'était pas vrai non plus. Je dis faiblement : excuse-moi, je suis déprimée, bien sûr que je veux t'épouser, et je lui pris la main, entrelaçant mes doigts avec les siens. C'était un homme intelligent, extraordinairement cultivé, et bienveillant. Je l'aimais, je n'avais pas l'intention de le faire souffrir. Et pourtant, alors même que je lui tenais la main, alors même que je lui confirmais ma volonté de l'épouser, je réalisai clairement que, s'il n'était pas apparu ce soir-là au restaurant, j'aurais tenté de conquérir Nino.

J'eus du mal à me l'avouer. Évidemment, cela aurait été une vilaine action que Pietro ne méritait pas, et pourtant je l'aurais commise volontiers, peut-être même sans remords. J'aurais trouvé le moyen d'attirer Nino à moi et avec lui toutes les années qui avaient passé, de l'école primaire au lycée, jusqu'à l'époque d'Ischia et de la Piazza dei Martiri. Je l'aurais pris, malgré cette phrase sur Lila qui m'avait déplu et m'angoissait. Je l'aurais pris, sans jamais l'avouer à Pietro. J'aurais peut-être pu le dire à Lila, mais Dieu sait quand, sans doute dans nos vieux jours, lorsque, me disais-je, cela n'aurait plus eu d'importance ni pour elle ni

pour moi. Comme en toute chose, le facteur temps était décisif. Avec Nino, cela n'aurait duré qu'une nuit, il m'aurait quittée au matin. J'avais beau le connaître depuis toujours, pour moi il n'était que fantômes, le garder pour toujours aurait été impossible, il venait de l'enfance, était fait de mes désirs de gamine, n'avait rien de concret, n'était pas tourné vers l'avenir. Alors que Pietro était ancré dans le présent, massif, une borne frontière. Il délimitait une terre pour moi entièrement nouvelle, une terre pleine de justes raisons, gouvernée par des règles qui lui venaient de sa famille et assignaient un sens à chaque chose. Ce qui comptait pour eux, c'étaient les grands idéaux, les questions de principe, le culte de la bonne renommée. Dans le monde des Airota, rien ne se faisait comme ça, par hasard. Se marier, par exemple, faisait partie intégrante de leur implication dans une bataille laïque. Les parents de Pietro n'étaient mariés que civilement et Pietro, bien qu'ayant, autant que je puisse en juger, une vaste culture religieuse, ou peut-être justement à cause d'elle, ne se marierait jamais à l'église : il aurait préféré renoncer à moi. Idem pour le baptême. Pietro n'était pas baptisé, Mariarosa non plus, par conséquent nos éventuels enfants ne seraient pas baptisés non plus. Chez lui, tout fonctionnait ainsi, il semblait guidé par un ordre supérieur qui, malgré son origine familiale et non divine, lui donnait l'absolue certitude d'être du côté de la vérité et de la justice. Quant au sexe, je ne sais pas, il était très discret. Il connaissait assez mon histoire avec Franco Mari pour en déduire que je n'étais pas vierge, cependant il n'avait jamais fait la moindre allusion à cette question – pas même le début d'une récrimination, un

commentaire grivois, un rire gras. À ma connaissance, il n'avait pas eu d'autres petites amies, il était difficile de l'imaginer avec une putain, j'excluais qu'il ait consacré ne serait-ce qu'une minute de sa vie à parler filles avec d'autres garçons. Il détestait les plaisanteries salaces. Il détestait les bavardages, les conversations exaltées, les fêtes et toute forme de gaspillage. Bien qu'il vînt d'une famille très aisée, il avait tendance à une espèce d'ascétisme dans l'abondance, qui était une manière de polémiquer avec ses parents et sa sœur. Et il avait un sens aigu du devoir, il ne manquerait jamais à ses engagements envers moi, il ne me trahirait jamais.

Bref, je ne voulais pas le perdre. Tant pis si ma nature, encore fruste malgré les études que j'avais faites, était bien loin de sa rigueur, tant pis si je ne savais sincèrement pas combien de temps je pourrais supporter tant d'esprit géométrique. Il m'offrait la certitude d'échapper à la malléabilité opportuniste de mon père et à la grossièreté de ma mère. Voilà pourquoi, refoulant de force l'image de Nino, je pris Pietro par le bras et murmurai : oui, marions-nous au plus vite, je veux partir de chez moi, je veux passer le permis de conduire, je veux voyager, avoir le téléphone, la télévision, je n'ai jamais rien eu. Alors il devint joyeux, rit et dit oui à tout ce que je réclamais confusément. À quelques pas de mon hôtel, il s'arrêta et chuchota d'une voix rauque : je peux dormir avec toi ? Ce fut la dernière surprise de la soirée. Je le regardai, perplexe : de nombreuses fois, j'avais été encline à faire l'amour, il s'était toujours esquivé. Mais l'accueillir ainsi, dans le lit d'un hôtel, à Milan, après cette présentation traumatisante à la librairie, après Nino, cela

ne me disait rien. Je répondis : nous avons tellement attendu, nous pouvons bien attendre encore. Je l'embrassai dans un coin sombre, puis le regardai depuis le seuil de l'hôtel s'éloigner le long du Corso Garibaldi, se retournant de temps en temps, faisant timidement au revoir de la main. Son allure désordonnée, ses pieds plats, le fouillis saillant de ses cheveux m'attendrirent.

8

À partir de là, la vie se mit à me marteler sans trêve, les mois s'enchaînaient les uns aux autres à toute allure, pas un jour ne s'écoulait sans quelque événement agréable ou désagréable. Je rentrai à Naples en ressassant le souvenir de Nino, de notre rencontre sans conséquence, et j'étais parfois dominée par l'envie de courir chez Lila, d'attendre son retour du travail et de lui raconter ce qui était racontable sans lui causer de souffrance. Mais ensuite je me dis que la simple mention de Nino la blesserait et je renonçai. Lila suivait son chemin, Nino le sien, moi j'avais des affaires urgentes à régler. Par exemple, le soir même où je rentrai de Milan, j'annonçai à mes parents que Pietro viendrait bientôt faire leur connaissance, que nous nous marierions sans doute avant la fin de l'année, que j'irais vivre à Florence.

Ils ne manifestèrent ni joie ni même une quelconque satisfaction. Je pensai qu'ils devaient s'être définitivement habitués à ce que j'aïlle et vienne insoucieuse, de plus en plus étrangère à la famille,

indifférente à ses problèmes de survie. Seul mon père s'agita quelque peu, ce qui me parut dans la norme : il était toujours nerveux face aux situations auxquelles il ne se sentait pas préparé.

« Il est vraiment obligé de venir chez nous, le professeur d'université ? demanda-t-il irrité.

— Tu veux qu'il aille où ? gronda ma mère. Comment tu veux qu'il te demande la main de Lenuccia, s'il vient pas chez nous ? »

Comme toujours, elle me parut plus prompte que lui, concrète, déterminée au point de frôler l'insensibilité. Mais après l'avoir fait taire, après qu'il fut parti se coucher et qu'Elisa, Peppe et Gianni eurent préparé leurs lits dans la salle à manger, je dus changer d'avis. Elle m'agressa d'une voix étouffée et cependant criarde, sifflant, les yeux tout rouges : pour toi nous ne sommes rien, tu nous dis toujours tout au dernier moment, mademoiselle se prend pour Dieu sait qui parce qu'elle a étudié, parce qu'elle écrit des livres, parce qu'elle se marie avec un professeur, mais ma chère, t'es sortie de ce ventre-là et t'es faite de cette chair-là, alors fais pas ta supérieure, et oublie jamais que si t'es intelligente, moi qui t'ai portée là-dedans, je suis aussi intelligente que toi, sinon plus, et que si j'en avais eu la possibilité, j'aurais fait les mêmes choses que toi, t'as compris ? Et là, sur la lancée de cette crise de fureur, elle me jeta au nez que c'était par ma faute, parce que j'étais partie en ne pensant qu'à moi, que mes frères et ma sœur n'avaient rien donné de bon à l'école. Puis elle me demanda, ou plutôt exigea de l'argent, au motif qu'elle devait acheter une robe décente à Elisa et arranger un peu la maison, vu que je l'obligeais à recevoir mon fiancé.

Je passai sur les difficultés scolaires de mes frères et sœur. En revanche, je lui remis immédiatement l'argent, même s'il était faux que cela lui servirait pour la maison : elle m'en demandait sans arrêt, tous les prétextes étaient bons. Elle n'arrivait toujours pas à accepter, bien qu'elle ne l'ait jamais dit explicitement, que je mette mon argent à la poste, au lieu de le lui confier comme je l'avais toujours fait, dès l'époque où j'accompagnais les filles de la papetière à la mer ou quand je travaillais dans la librairie de la Via Mezzocannone. En se comportant comme si mon argent lui appartenait, pensai-je, elle veut peut-être me convaincre que je lui appartiens moi aussi et que, même mariée, je lui appartiendrai toujours.

Je conservai mon calme et lui annonçai, comme pour m'acquitter d'une indemnité de départ, que j'allais faire installer le téléphone et acheter un téléviseur à crédit. Elle me regarda, hésitante, avec une soudaine admiration qui tranchait avec ce qu'elle venait tout juste de me dire.

« La télévision et le téléphone, ici, dans cette maison ?

— Bien sûr.

— C'est toi qui payes ?

— Oui.

— Pour toujours, même quand tu seras mariée ?

— Oui.

— Le professeur, il sait qu'on a pas un centime pour ta dot, et même pas pour la fête ?

— Il le sait, et on ne fera pas de fête. »

Son humeur changea une fois de plus, ses yeux recommencèrent à jeter des flammes :

« Comment ça, pas de fête ? Il a qu'à payer, lui.

— Non, on s'en passera. »

Ma mère s'emporta à nouveau et se mit à me provoquer de toutes les façons possibles : elle voulait que je lui réponde pour pouvoir se fâcher encore mieux.

« Tu te souviens du mariage de Lina ? Tu te souviens de la fête qu'elle avait organisée ?

— Oui.

— Et toi, qui es beaucoup mieux qu'elle, tu veux rien faire ?

— Non. »

Nous continuâmes ainsi jusqu'au moment où je décidai que, au lieu de siroter ses colères une à une, mieux valait encaisser toutes ses fureurs d'un coup :

« M'man, dis-je, non seulement on ne fera pas de fête, mais je ne me marierai même pas à l'église. Je me marierai à la mairie. »

À cet instant, on aurait dit qu'une violente rafale de vent avait brusquement ouvert portes et fenêtres. Bien que fort peu dévote, ma mère perdit toute retenue et, le visage empourpré, se mit à brailler des insultes terribles, le corps penché en avant. Elle cria qu'un mariage ne valait rien si le curé ne disait pas qu'il était valable. Elle cria que si je ne me mariais pas devant Dieu, je ne serais jamais une épouse mais rien qu'une putain et, malgré sa jambe vexée, vola presque réveiller mon père et mes frères et ma sœur, pour les informer que sa crainte de toujours avait fini par se réaliser, à savoir que mes longues études m'avaient abîmé le cerveau, que j'avais eu toutes les chances possibles et que pourtant je me laissais traiter comme une traînée, et qu'elle ne pourrait plus sortir de chez elle tellement elle aurait honte d'avoir une fille sans Dieu.

Mon père, abasourdi, en caleçon, et mes frères et sœur s'efforcèrent de comprendre quelle nouvelle galère ils allaient devoir endurer par ma faute, tout en essayant en vain de la calmer. Elle hurlait qu'elle voulait me chasser de la maison immédiatement, avant que je ne l'expose à la honte d'avoir elle aussi, *elle aussi*, une fille concubine, comme Lila et Ada. Pendant ce temps, même si elle ne faisait rien pour me gifler réellement, elle frappait l'air comme si j'étais une ombre et qu'elle avait empoigné mon vrai moi, à qui elle flanquait des coups féroces. Il lui fallut du temps pour retrouver son calme, ce qui finit par se produire grâce à Elisa. Ma sœur demanda prudemment :

« Mais c'est toi qui veux te marier à la mairie ou c'est ton fiancé ? »

Je lui expliquai, mais comme si j'éclaircissais la question pour tout le monde, que pour moi l'Église ne comptait plus depuis bien longtemps, mais que je ne voyais pas de différence entre me marier à la mairie ou devant l'autel ; tandis que pour mon fiancé, il était très important de faire uniquement un mariage civil, il savait tout sur les questions religieuses et estimait que la religion, qui était une chose très digne, se dégradait précisément lorsqu'elle se mêlait d'affaires qui ne regardaient que l'État. Bref, conclus-je, si nous ne nous marions pas à la mairie, il ne m'épouse pas.

À ce moment-là, mon père, qui s'était immédiatement rangé du côté de ma mère, cessa brusquement de lui faire écho dans ses insultes et ses lamentations :

« Il ne t'épouse pas ? »

— Non.

— Et alors qu'est-ce qu'il fait, il te quitte ?

— On va vivre ensemble à Florence sans être mariés. »

Ma mère considéra cette annonce comme la plus insupportable de toutes. Elle perdit totalement les pédales, jura que dans ce cas elle sortirait un couteau et m'égorgerait. Mon père, au contraire, se gratta nerveusement la tête et lui lança :

« Tais-toi un peu, arrête de m'énerver et réfléchissons. On sait très bien que, quand on se marie devant le curé et qu'on fait une grande fête, ça peut finir très mal quand même. »

À l'évidence, lui aussi faisait allusion à Lila, qui était toujours le grand scandale du quartier, et ma mère finit par comprendre : le curé n'était pas une garantie, rien n'était une garantie dans le sale monde où nous vivions. Dès lors, elle cessa de hurler et laissa à mon père la tâche d'examiner la situation et, au besoin, de m'accorder la victoire. Elle n'arrêta cependant pas de faire les cent pas en boitant, en secouant la tête, en grommelant des insultes contre mon futur mari. C'était quoi, ce professeur ? Il était communiste ? Communiste et professeur ? Professeur de mes deux, cria-t-elle. C'est quoi un professeur qui pense comme ça ? C'est les connards qui pensent comme ça. Non, répondit mon père, c'est pas un connard, c'est un gars qui a étudié et qui sait mieux que tout le monde les trucs dégueulasses que font les curés, et c'est pour ça qu'il ne veut aller dire « oui » qu'à la mairie. D'accord, t'as raison, beaucoup de communistes font ça. Et c'est vrai, comme ça on dirait que notre fille n'est pas mariée. Mais moi, ce professeur d'université, j'ai envie de lui faire confiance : il aime Lenuccia, j'arrive pas à croire qu'il fasse en sorte qu'elle passe pour une traînée.

Et de toute façon, même si on veut pas lui faire confiance à lui – mais moi oui, j’ai confiance, même si je le connais pas encore : c’est une personne importante, ici toutes les filles rêvent d’un parti comme ça –, faisons au moins confiance à la mairie. Moi j’y travaille, à la mairie, et les mariages là-dedans, je peux te le garantir, ils valent autant que ceux à l’église, peut-être même plus.

Cela continua pendant des heures. Au bout d’un certain temps, mes frères et sœur s’écroulèrent et allèrent se coucher. Je restai pour apaiser mes parents et les convaincre d’accepter cette décision qui pour moi, à ce moment-là, était un signe fort de mon entrée dans le monde de Pietro. En outre, par ce geste, je me sentais pour une fois plus audacieuse que Lila. Et surtout, au cas où je rencontrerais à nouveau Nino, je pourrais lui dire, d’un ton allusif : tu vois où elle m’a menée, cette dispute avec le prof de religion, tout choix a son histoire, beaucoup d’événements de notre existence restent tapis dans l’ombre dans l’attente d’un dénouement, et ce dénouement finit par arriver. Mais j’en faisais trop, en réalité tout était plus simple. Depuis dix ans au moins, le Dieu de mon enfance, déjà bien fragile, s’était isolé dans un coin comme un vieillard malade, et je n’éprouvais nul besoin de la sainteté du mariage. L’essentiel, c’était de quitter Naples.

Elena Ferrante

Celle qui fuit et celle qui reste

L'amie prodigieuse III

Traduit de l'italien par Elsa Damien

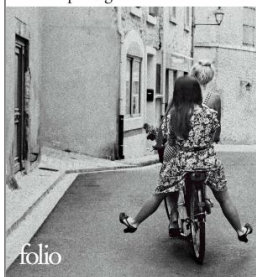
« Nous vivons une époque décisive, tout est en train d'exploser. Participe, impose ta présence ! »

Alors que les événements de 1968 s'annoncent, que les mouvements féministes et protestataires s'organisent, Elena, diplômée de l'École normale supérieure de Pise, se retrouve au premier rang. Elle vient de publier un roman inspiré de ses amours de jeunesse qui rencontre un certain succès tout en faisant scandale. Lila, elle, a quitté son mari Stefano et travaille dur dans une usine où elle subit le harcèlement des hommes et découvre les débuts de la lutte prolétaire. Pour les deux jeunes femmes, comme pour l'Italie, c'est le début d'une période de grands bouleversements.

Après *L'amie prodigieuse* et *Le nouveau nom*, *Celle qui fuit et celle qui reste* est le troisième volume de la saga d'Elena Ferrante qui se conclut avec *L'enfant perdue*.

Elena Ferrante

Celle qui fuit
et celle qui reste
L'amie prodigieuse III



Celle qui fuit et celle qui reste. L'amie prodigieuse III Elena Ferrante

Couverture : Photos © Tony Vaccaro /
Akg-images (détail). Martina Ankarfyr /
Plainpicture.

Cette édition électronique du livre
Celle qui fuit et celle qui reste. L'amie prodigieuse III d'Elena Ferrante
a été réalisée le 09 juin 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072693090 - Numéro d'édition : 559421).

Code produit : N84953 – ISBN : 9782072693113
Numéro d'édition : 307219.